

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [95] (2007)
Heft: 1508

Artikel: Trois femmes et un festival
Autor: Poyetton, Virginie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-283085>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Trois femmes et un festival

Virginie Bercher, Kate Reidy, Maria Watzlawick. Trois femmes qui depuis 1999 sont à la tête du festival Black Movie ⁽¹⁾. Un festival atypique dans le paysage cinématographique genevois qui proposera du 2 au 11 février une soixantaine de films du Sud. Pour la plupart, ces films n'ont jamais été portés à l'écran, censurés par les autorités de leur pays ou trop éloignés des carcans de l'esthétisme hollywoodien. Rencontre.

PROPOS RECUEILLIS PAR VIRGINIE POYETTON

Le festival Black Movie a vu le jour en 1990 grâce à Katharina von Flotow. L'idée de base était de proposer des films africains, de défendre d'autres visions du cinéma et de donner accès à des œuvres peu diffusées. Neuf ans plus tard, Virginie Bercher, assistante de Mme von Flotow depuis cinq ans, et Maria Watzlawick, réalisatrice et attachée de presse, reprennent le flambeau et ouvrent le festival aux cinémas latino-américain et asiatique. En 2000, Kate Reidy, réalisatrice, les rejoint à la direction.

L'émilie: Comment définiriez-vous le regard que vous portez sur le cinéma?

Kate Reidy: Ce que nous cherchons à montrer, ce sont des films peu ou pas diffusés. Le premier critère est le pays de provenance. Au-delà de ça, il faut que le film soit novateur dans la forme. Nous sélectionnons des films d'auteurs, peu distribués en Suisse. On essaie aussi de suivre le mouvement cinématographique et de choisir des films qui ont un lien avec la vie des gens.

Maria Watzlawick: On aime montrer des films où les auteurs prennent des risques. Dans les salles de cinéma traditionnelles, par exemple, les films d'une certaine durée ne sont pas montrés. Beaucoup de cinéastes sont aussi censurés chez eux. Nous leur offrons un espace d'expression.

L'émilie: Le cinéma politique et social a-t-il encore un avenir?

MW: Il a toujours été difficile à défendre. Mais le cinéma politique et social existe et existera toujours. Aujourd'hui, il y a davantage de films produits qu'il y a dix ans, et donc plus de cinéma de genre.

KR: Pour ces films, il devient de plus en plus difficile d'être projetés dans un cinéma, mais les réalisateurs sont forcés de trouver d'autres canaux de diffusion, comme les festivals.

L'émilie: Où et comment trouvez-vous les films que vous diffusez?

Virginie Bercher: Idéalement en se rendant à des festivals où nous sélectionnons les films qui nous plaisent. C'est l'idéal, mais après il y a la réalité financière et souvent on a recours à des personnes de confiance qui nous font parvenir des films qu'elles ont visionnés aux festivals.

KR: A travers les écoles de cinéma aussi. Depuis trois ans, nous invitons une école au festival. Les cinéastes intéressants sortent souvent des mêmes écoles.

L'émilie: L'édition de cette année

est un peu moins africaine qu'asiatique ou latinoaméricaine...

MW: De manière générale, la production est très faible en Afrique noire: on compte en moyenne un film par an et par pays africain. 2006 n'a pas été une très bonne année et les bons films sortis sont très demandés et très chers. Cela a été un choix difficile de devoir y renoncer. Mais montrer des films moyens, ce n'était pas non plus notre objectif. Pour l'année prochaine, nous travaillons sur une programmation plus historique, cela nous permettra peut-être d'étendre un peu l'offre de films d'Afrique noire. Par ailleurs, le FESPACO (Festival Panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou, qui a lieu tous les deux ans) aura également lieu cette année. C'est toujours l'occasion de découvrir de nouveaux films.

L'émilie: Entre censure et manque de financement, comment le cinéma des trois continents a-t-il évolué en 15 ans?

KR: A part l'Afrique où les conditions sont extrêmement difficiles, en Amérique latine et en Asie, il existe encore un intérêt des producteurs à dénicher et financer des films d'auteurs. Les réalisateurs jouissent d'une énorme liberté. C'est quelque chose de très rare en Occident ou aux Etats-Unis aujourd'hui. Plusieurs festivals ont même créé des rencontres entre producteurs et réalisateurs où les premiers choisissent sur projet les films qu'ils veulent financer.

MW: L'arrivée du numérique a permis aux réalisateurs de produire des films eux-mêmes. C'est une chance énorme. En Afrique aujourd'hui, il y a beaucoup plus de documentaires. Avant, c'était essentiellement de grosses productions, financées par la France, avec des équipes techniques et une post-production françaises.



au premier plan Kate Reidy, derrière elle: Maria Watzlawick et tout au fond: Virginie Bercher.

L'émilie: Quelles sont aujourd'hui les cinémas du Sud les plus actifs?

KR: En Amérique latine, l'Argentine a connu son boom, il y a dix ans. Maintenant c'est le Chili et le Mexique. En Asie, la Corée et la Thaïlande sont très productives, mais aussi la Chine où beaucoup de films sont censurés. Les réalisateurs n'ont pas le droit de filmer sans autorisation, mais il existe des bijoux qui arrivent à sortir et sont montrés dans les festivals. Le film *Summer Palace*, par exemple, qui avait été sélectionné à Cannes. Le gouvernement chinois l'a su et le réalisateur a été interdit de tournage pendant cinq ans.

L'émilie: Quelle est la place réservée aux femmes dans le cinéma, plus particulièrement au Sud?

MW: On peut commencer par parler de la Suisse! C'est plus dur pour les femmes. A l'école des Beaux-Arts, il y a quinze ans, les femmes faisaient les scripts et l'assistance et les hommes étaient derrière la caméra.

KR: En Corée, par exemple, il n'y a aucune réalisatrice dans le cinéma officiel. On ne fait pas exprès de ne pas les choisir, mais sur l'ensemble du festival il n'y a que quatre films réalisés par des femmes. Mais, nous choisissons les films pour leur qualité et non pas parce que l'auteur est un homme ou une femme.

L'émilie: Une direction à une, puis deux, puis trois, c'est plutôt rare. Le fruit d'un hasard?

VB: Oui, c'est le fruit d'un hasard. On a d'abord commencé Maria et moi, puis Kate est arrivée et sa présence s'est imposée. On vient toutes les trois des mêmes milieux associatifs, c'est peut-être pour ça qu'on s'est facilement habituées à la prise de décision collective.

Et puis, nous nous sommes retrouvées enceintes les trois en même temps avec quelques mois de décalage heureusement. Du coup, nous avons dû nous réorganiser.

KR: J'aurais de la peine à imaginer ce genre de fonctionnement avec un homme. Ce sont des circonstances spécialement féminines qui nous y ont amenées. La maternité, la solidarité, la compréhension de la problématique de l'autre ont naturellement engendré une structure de cet ordre-là, plus collective que hiérarchique.

MW: Surtout la souplesse. Nous avons huit enfants à nous trois et cela implique beaucoup de changements de dernière minute.

VB: J'imagine que si nous avions eu un patron, il serait devenu vert à l'annonce de nos maternités. Nous, on s'est dit: «Et bien, il va falloir nous organiser!»

L'émilie: Avez-vous rencontré des obstacles dans votre carrière du fait que vous êtes des femmes?

KR: Il faut reconnaître qu'un homme d'une autre culture, ou même d'ici, admettra plus difficilement qu'une femme sache de quoi elle parle. Le cinéma est un milieu très masculin. Des fois, je me dis que ce serait plus simple si un homme était aussi à la direction. Dans certaines cultures, les hommes ont l'habitude de ne discuter qu'avec les hommes.

MW: Des hommes étrangers pensaient que puisqu'on était des femmes, cela n'était pas sérieux, qu'on faisait ça comme hobby.

Note:

(1) Programme complet du festival sur www.blackmovie.ch